

Il était sûrement tard mais je n'avais pas vu le temps s'écouler .

Singulièrement, en cette période d'été, la nuit était tombée brusquement, tel un couperet, écourtant la soirée animée à la terrasse du café. Je m'étais pourtant à peine absentée, le temps de me rafraîchir un peu les idées en m'aspergeant d'eau le visage, puis de régler les consommations au cafetier. En m'approchant de la sortie, je constatai avec surprise que toute l'agitation habituelle à l'extérieur semblait s'être brusquement interrompue. Sitôt que j'eus passé la porte, le cafetier, d'ordinaire si jovial, soudain fébrile et les traits tendus, s'empressa de descendre le lourd rideau de fer dans un grincement éraillé ; je me raidis en sentant dans mon dos le souffle glacial de la fermeture accélérée du rideau au moment où le métal heurta violemment le sol. Un grondement sourd, semblant venir de nulle part faisait vibrer l'atmosphère tout autour de moi, la rendant presque palpable, électrisant la peau nue de mes bras. Pourtant, il n'y avait pas d'orage...

Tous mes sens, exacerbés se mirent en alerte ; une appréhension inexplicable étreignait ma poitrine ; je balayai rapidement du regard les alentours ; j'avais beau regarder de toutes parts, aussi loin que pouvait porter mon regard, tous mes amis avaient disparu. Comment était-ce possible en si peu de temps ? L'obscurité de plus en plus profonde envahissait la place du marché ; les rideaux des boutiques étaient tous abaissés, même le kebab avait prématurément fermé ses portes, les volets des habitations étaient clos, laissant filtrer un filet de lumière tremblotant, évanescent, Seuls quelques réverbères qui me paraissaient très lointains dispensaient encore un éclairage blafard, chiche, intermittent que je devinais bientôt moribond. Même La lune et les étoiles s'étaient éclipsées.

Sur le parvis, dans les rues, je ne voyais aucun flâneur, couple d'amoureux ou passant pressé de se dérober aux nuées de plus en plus denses ; ils s'étaient volatilisés ; même les SDF du coin et leur meute de chiens, qui avaient établi leur quartier général à l'abri des halles du marché, s'avinant de bar en bar et s'invectivant avec verve tout au long de la nuit, avaient quitté les lieux. La place était anormalement silencieuse et désespérément déserte. Nul bruit de pas, même feutré. Seul un grand chien loup errant , efflanqué, le regard fou, aux abois, la tête dodelinante, rasait les murs en gémissant dans une plainte déchirante. Il se dirigeait vers moi ; enfin un être vivant ! Mais le filet de bave au coin de sa gueule ne me rassurait guère. Je devais rapidement regagner ma voiture et rentrer chez moi, fuir cette menace diffuse qui planait dans l'atmosphère, et dont je ne parvenais pas à identifier clairement l'origine ;

J'apercevais les dernières voitures qui filaient au loin, phares aveugles, vers le boulevard périphérique ; j'avais garé la mienne dans le parking souterrain. Je jouais de malchance : 100es entrées les plus proches étaient exceptionnellement fermées pour travaux. La seule encore ouverte se trouvait bien loin, à l'autre extrémité de la place, au-delà des halles ; masquée par les bâtiments, elle me paraissait hors de portée, mais je n'avais pas d'autre choix que de tenter de la rejoindre au plus vite.

Je m'élançai ; le bruit de mes talons claquant sur le bitume, résonnait de façon incongrue dans le silence pesant qui m'enveloppait. J'entendais derrière moi, à distance, le trotinement du chien loup qui m'avait emboité le pas et son gémissement lugubre. Je n'osais pas courir de peur de réveiller ses instincts de prédateur. Je redoutais qu'il m'ait identifiée comme étant une proie isolée donc vulnérable et qu'il passe à l'attaque. Une idée complètement saugrenue me traversa l'esprit : j'aurais peut-être été mieux inspirée de ne pas porter une robe et des chaussures rouges ce soir ! On n'échappe jamais vraiment aux terreurs instillées par les contes de son enfance...

Surtout ne pas me retourner, ne pas m'arrêter, reconstituer mon courage atomisé pour m'y accrocher, ne pas laisser la peur me submerger, suinter de mes pores en effluves qui seraient immédiatement interprétées par mon poursuivant comme une invite à

m'agresser...Trouver la force coûte que coûte de continuer, sans céder à l'envie folle de prendre mes jambes à mon cou.

Arrivée dans l'allée de platanes, je perçus, au-dessus de ma tête, dans les frondaisons, un bruissement qui peu à peu s'amplifia en un murmure obsédant, inquiétante litanie qui semblait mettre en garde l'improbable promeneuse attardée que j'étais ; les branchages s'agitaient, se vrillaient, se courbaient, se rapprochant du sol comme pour me faire barrage. Pourtant il n'y avait pas la moindre brise...

Je pressai le pas pour m'éloigner. Sous mes pieds, les pavés libéraient la chaleur emmagasinée dans la journée, créant des volutes sombres, fantasques, qui s'enroulaient sensuellement à mes chevilles nues ; prenant de l'épaisseur en se mêlant à la noirceur ambiante, elles me donnaient la sensation bizarre de ralentir ma course ; était-ce la fatigue, ou bien une réalité que je n'osais affronter de peur de perdre le peu de courage qu'il me restait ? Quoi qu'il en soit, mes pas étaient de plus en plus pesants et hésitants.

A l'abri d'un renforcement du mur de l'église que je longeais, je m'arrêtai un bref instant ; mon cœur battait à tout rompre ; contre mon dos, une chaleur douceâtre irradiant des pierres, m'enveloppa d'une douce caresse réconfortante.

J'entendis le chien renifler au loin ; il se rapprochait de ma cachette ; je m'arrachai donc à regret à cette protection toute relative pour poursuivre mon chemin le long de l'église.

Le parfum capiteux des tilleuls en fleur tout proches vint jusqu'à mes narines ; entêtant, légèrement écœurant, il se transforma au fil de mes pas en une odeur nauséabonde indéfinissable, oppressante, envahissant tout l'espace ; la tête me tournait, je titubais.

Tout à coup, le bruit étourdissant des cloches me fit sursauter, j'étais atterrée; c'était matériellement impossible ! Je ne pouvais pas avoir mis deux heures pour parcourir le peu de chemin effectué ! Par quel mystère, le temps s'était-il dérégulé et avait-il accéléré sa course ? Il ne pouvait être déjà minuit ! Je me mis à courir, éperdue, en contournant les halles ; l'obscurité paraissait encore plus dense au niveau du bâtiment, elle semblait dégouliner, visqueuse, le long des murs. Dans ma précipitation, je heurtai des poubelles, les renversant ; le chien affamé se précipita sur leur contenu me laissant enfin un peu de répit.

Je filai sans me retourner jusqu'à l'entrée du parking. Juste avant d'y parvenir, mon talon se prit dans une infructuosité du sol ; impossible de le dégager ! j'abandonnai là ma chaussure, ôtai la seconde, et la gardai précieusement en guise d'arme de fortune : un coup de talon aiguille bien placé, ça peut s'avérer utile, ce serait dommage de s'en priver...

Je m'engouffrai, pieds nus dans l'escalier, soulagée d'échapper au chien loup et à la noirceur extrême du dehors ; la lumière froide et aveuglante des néons artificiels ne m'avait jamais paru aussi chaleureuse, l'atmosphère saturée de gaz d'échappement était étrangement plus respirable que l'air extérieur ; les amplis diffusaient une douce musique, entrecoupée par la voix familière de l'animateur radio ; cet espace bétonné d'ordinaire déshumanisé et aseptisé me paraissait par contraste ce soir particulièrement accueillant ; tout semblait normal, je pouvais enfin reprendre mon souffle.

Je cherchais fébrilement le ticket de parking et la monnaie en me dirigeant vers la caisse automatique. Une fois de plus, je me maudis intérieurement d'accumuler autant de choses dans mon sac et me promettais, sans trop y croire, d'y remédier une fois rentrée. Ouf, je les avais trouvés ! Au pied de la caisse, je distinguais la silhouette familière assoupie de « passeur de rêve » ; c'est ainsi qu'on avait surnommé le mendiant dont c'était l'emplacement de prédilection : si vous n'aviez pas de monnaie sur vous, il vous demandait de lui raconter l'un de vos rêves ; même les cauchemars les plus sombres, il arrivait à les refourguer pour quelques centimes d'euros aux vendeurs de sommeil qui pullulaient dans la ville ces derniers temps : ils vendaient à prix d'or, à des cadres

surmenés devenus insomniaques, et prêts à tout pour échapper à leurs propres cauchemars, un sommeil artificiel peuplé des rêves des autres ; A défaut de l'enrichir, ça lui permettait de remplir son estomac et de nourrir son imagination, lui faisant oublier pour quelques heures sa triste condition, la précarité de son existence.

Arrivée à sa hauteur, j'introduisis le ticket et les pièces dans la machine, un peu surprise qu'il ne se soit pas réveillé à mon approche. Aucun souffle ne semblait animer sa vieille carcasse, je n'entendais pas cette respiration rauque, ce ronflement caractéristique des gens de la rue qui ont brulé leur vie dans l'alcool ou dans l'incandescence des mégots fumés en continu, seules ressources encore à leur portée pour réchauffer leur existence. Je n'osais le secouer, sa saleté me répugnait trop et j'avais peur de sa réaction si son apathie n'était que le résultat d'une soirée trop arrosée. Sa tête couverte d'un large chapeau reposait sur sa poitrine, son corps était enroulé dans de vieilles couvertures élimées; on ne voyait que le bout de ses doigts émergeant de vieilles mitaines; ils avaient une étrange couleur bleutée, le reflet de la lumière du lieu, peut être? j'appuyai sur le bouton de l'interphone pour demander de l'aide, mais la sonnerie résonna dans le vide; j'aurais bien utilisé mon smartphone pour joindre "SOS clochards" mais je l'avais oublié dans ma voiture.

Je descendis à l'étage inférieur ou je l'avais laissée. Le parking était pratiquement vide et ma voiture étaient bien à son emplacement J'accélérai le pas, soulagée et impatiente d'entendre le système d'ouverture automatique se déclencher à mon approche, mais, contre toute attente, rien ne se passa. J'apercevais sur le siège passager le reflet de mon smartphone, si proche et pourtant inaccessible. Mon cerveau en ébullition envisagea plusieurs hypothèses : l'automatisme momentanément dysfonctionnait, ou bien j'avais fermé manuellement la portière et je devais sortir ma clé pour la réouvrir.... Après avoir renversé dans ma précipitation le contenu de mon sac sur le capot, je dus me rendre à l'évidence : j'avais perdu ma clé ! mais où? Avec cette maudite manie que j'avais de ne jamais refermer mon sac, les possibilités étaient multiples..Ce n'était vraiment pas le bon soir pour jouer au petit poucet ! Je remontais en pensée le fil de ma soirée, espérant trouver un indice, un souvenir flash de l'endroit où je l'avais égarée. Était-ce au café, au moment de régler ? Lors de ma course folle dans l'obscurité oppressante ? Lors de ma pause contre le mur de l'église ? A la hauteur des poubelles renversées? Dans les escaliers? en cherchant ma monnaie ? près de la caisse? Je décidai de retourner tout d'abord à la caisse même si la perspective de me retrouver devant "passeur de rêves" me donnait des frissons dans le dos.

Je remis rapidement mes affaires dans mon sac, non sans avoir vérifié une dernière fois que ma clé ne s'était pas glissée dans les poches de côté.

Je rebroussais chemin, les yeux rivés au sol à l'affût du moindre élément, de la moindre aspérité ou bosse sous mes pieds nus pouvant évoquer ma clé. Je scrutais en vain le sol plastifié, les tâches sombres, les reflets jusqu'à l'escalier: pas de clé ! rien non plus au niveau des marches. J'inspirai profondément pour me redonner courage avant de me diriger à l'étage supérieur vers la caisse automatique. Traverser le parking pour y accéder en examinant chaque parcelle du sol déjà foulée me parut durer une éternité. La lumière des néons se mit brusquement à faiblir et à clignoter rendant la tâche plus ardue. Arrivée à la caisse, je découvris avec stupeur que le mendiant avait disparu alors que toutes ses affaires demeuraient au sol. L'amoncellement de couvertures dessinaient encore les contours de son corps; Cela ne lui ressemblait pas d'abandonner ainsi toute sa fortune même pour un instant ! La lumière au plafond devenait de plus en plus intermittente presque stroboscopique et brusquement, elle s'éteignit. Une angoisse violente me submergea. Je recherchais frénétiquement à tâtons la boîte d'allumettes du mendiant que j'avais machinalement repérée dans ses affaires; je craquais une première allumette, puis rapidement une seconde pour être certaine : à l'endroit où "passeur de rêves" s'adossait auparavant, une ombre épaisse, noire, mouvante, qui évoquait vaguement la silhouette du

mendiant, rampait le long du mur, se déformant, s'amplifiant, menaçante; j'étais en plein cauchemar...